Trois églises grecques en Afrique centrale : lieux de mémoire russes

Drie griekse kerken in Centraal-Afrika: russische Herinneringsplaatsen

Vladimir Ronin

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/temoigner/5824>

DOI : 10.4000/temoigner.5824

ISSN : 2506-6390

Éditeur :

Éditions du Centre d'études et de documentation Mémoire d'Auschwitz, Éditions Kimé

Édition imprimée

Date de publication : 2 avril 2017

Pagination : 180-185

ISBN : 978-2-930953-00-7

ISSN : 2031-4183

Référence électronique

Vladimir Ronin, « Trois églises grecques en Afrique centrale : lieux de mémoire russes », *Témoigner. Entre histoire et mémoire* [En ligne], 124 | 2017, mis en ligne le 30 novembre 2021, consulté le 01 décembre 2021. URL : <http://journals.openedition.org/temoigner/5824> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/temoigner.5824>

Site mémoriel

TROIS ÉGLISES GRECQUES EN AFRIQUE CENTRALE : LIEUX DE MÉMOIRE RUSSES

Entre 1870 et 1970, plus de 700 hommes et femmes originaires de l'empire russe se sont rendus dans les possessions belges d'Afrique centrale. La plupart de ces anciens sujets du tsar ont franchi le pas de l'aventure coloniale après la révolution de 1917 et la guerre civile qui sévissait en Russie. Ils venaient par milliers se réfugier et s'installer en Belgique et c'est de ce pays qu'ils s'expatriaient successivement pour l'Afrique. Ingénieurs, médecins, agronomes, marins hydrographes, géologues, mécaniciens, entrepreneurs, ils ont tous contribué de manière considérable au développement de l'ancien Congo belge et de l'ancien Ruanda-Urundi non seulement à l'époque coloniale, mais aussi après la décolonisation.

Parmi les sources qui m'ont permis de reconstituer l'épopée des émigrés russes au cœur de l'Afrique noire (Ronin, 2006 ; Ronin, 2009), je citerai surtout les listes de la population européenne publiées dans les annuaires du Congo belge, des dossiers personnels des fonctionnaires d'État dans les archives de l'ancien ministère des Colonies, et la presse russe qui paraissait dans les années vingt et trente à Bruxelles, Paris, Berlin, et Prague... J'ai eu la chance de pouvoir consulter un bon nombre de mémoires, jour-

naux intimes et lettres inédits dans les archives de famille de plusieurs ex-coloniaux russes et de réaliser, en Belgique et en France, une petite centaine d'interviews d'eux ou de leurs proches. Lors de mes voyages dans la République Démocratique du Congo (2011, 2012), au Burundi et au Rwanda (2015), j'ai également essayé de retrouver les traces des Russes. Après tant d'années passées depuis leur départ de l'équateur, les résultats de mes recherches sur le terrain se sont avérés plutôt modestes, mais non sans intérêt.

Une grande majorité de ces émigrés, très attachés à leur foi et leurs rites chrétiens orthodoxes, continuaient autant que possible, sous les tropiques, leur vie religieuse. Leurs églises russes, leurs paroisses, leur clergé, ils les ont laissés provisoirement derrière eux, en Europe. Dans les grands centres de l'Afrique belge, ils pouvaient bien avoir recours aux prêtres orthodoxes grecs. La petite diaspora russe des centres industriels du Katanga fréquentait de temps en temps, depuis les années trente, la très jolie église grecque de l'Annonciation à Elisabethville (actuellement Lubumbashi). C'est surtout lors de la fête de Pâques, la plus importante

© Vladimir Ronin

pour les chrétiens orthodoxes, que l'on se réunissait dans ce joyau de l'architecture traditionnelle byzantine, sur l'avenue qui porte aujourd'hui le nom de Lumumba. Ainsi, pendant la guerre, lors des offices de Pâques selon le calendrier liturgique orthodoxe, pouvait-on y rencontrer inmanquablement les familles russes Litvinoff et de Heiden, habitant à Elisabethville, tout comme la famille Belawsky et les ingénieurs Théodore von der Launitz et le prince Vsevolod Obolensky qui venaient de Jadotville (Likasi). Noyés dans une foule de croyants grecs, une vingtaine

de Russes se perdaient alors dans les souvenirs nostalgiques de leur lointaine patrie.

Dans ces murs, décorés des marbres qui avaient été transportés de Grèce, un prêtre grec baptisait des enfants russes, comme la petite Tania Belawsky en 1945, ou célébrait un mariage religieux, par exemple celui qui a réuni, en 1958, Olga Mikhaïloff, âgée de 20 ans, et son fiancé belge. Mais, vers la fin de l'époque coloniale, dans la même église grecque d'Elisabethville, les quelques vingt ou trente Russes du Katanga ont eu le

♦ Église orthodoxe grecque de l'Annonciation à Lubumbashi, juillet 2012.

... bonheur d'assister plus d'une fois aux offices célébrés non pas en grec, mais dans leur propre langue liturgique, le slavon. En octobre 1956, un vieux prêtre russe, le père Simeon Starikoff, de l'Église orthodoxe russe sans frontières, qui avait réuni une partie des émigrés russes dans le monde, est venu d'Afrique du Sud, de Johannesburg, visiter ses compatriotes au Congo belge. Peu avant ce voyage, le patriarche orthodoxe d'Alexandrie, sous la juridiction duquel se trouvaient les Grecs de tout le continent noir, avait donné au prêtre russe la permission de célébrer des offices dans les églises grecques.

Dans un compte rendu de son voyage, le père Simeon se souvenait de « l'admirable église d'Élisabethville, très haute, à l'acoustique incomparable, avec des icônes superbes. » (Starikov, 1956, p. 16) Avec son collègue grec, le prêtre russe y a célébré les vêpres et la liturgie dominicale, dont une grande partie en slavon. Il y avait même un petit chœur russe improvisé qui a beaucoup touché le public. Ce chœur a été organisé à l'occasion par « un vrai connaisseur des chants liturgiques russes », un Belge de confession orthodoxe, lui aussi originaire de Russie. Il s'agissait d'Antoine Mols, né à Moscou, le chef vétérinaire du « Comité Spécial du Katanga. » Hormis quelques dizaines de Russes d'Élisabethville et de Jadotville, l'église était bondée de centaines de Grecs, enthousiastes et solidaires, ce que le compte rendu soulignait avec satisfaction. Quelques années après, le successeur du père Simeon à Johannesburg, l'archimandrite Alexis Tchernai, a encore visité deux fois les Russes dans les grands centres du Congo, en 1959 et au printemps 1960, juste avant la décolonisation. À Élisabethville, les Grecs ont chaque fois mis à sa disposition leur église pour célébrer les offices en slavon. D'après les mémoires de l'archimandrite, la joie spirituelle de ses compatriotes était indescriptible « car ils languissaient tellement après leur église à eux, leurs rites, leur prêtre... » (Chernay, 1981, p. 193)

Mais l'épisode le plus extraordinaire dans la vie des Russes au Katanga belge, un épisode lié, lui aussi, à l'église grecque d'Élisabethville, a eu lieu le 6 mai 1945, le jour où les Russes fêtaient Pâques selon leur calendrier. La guerre en Europe touchait à sa fin, et même les émigrés russes, pourtant antisoviétiques au plus haut degré, étaient, depuis Stalingrad, fortement enthousiasmés par les victoires de leur peuple sur l'Allemagne. Aussi étaient-ils très positivement impressionnés par les quelques changements inattendus survenus dans l'empire de Staline au cours de la guerre, à savoir la restauration de certaines traditions de l'époque tsariste dans l'Armée rouge, l'attention presque bienveillante de Staline envers l'Église orthodoxe russe, et le fait que la propagande soviétique soit passée des hymnes aux « prolétaires de tous les pays » aux louanges à « la grandeur de la nation russe ». Le 1^{er} janvier 1944, l'*Internationale*, en tant qu'hymne national de l'Union soviétique, a cédé la place à un chant patriotique qui exaltait « l'union indestructible des républiques libres, forgée pour toujours par la Grande Russie. »

Après la liturgie de Pâques de 1945, lorsqu'un groupe de Russes sortit de l'église grecque d'Élisabethville, l'un d'eux, Théodore von der Launitz, leur fait signe de s'arrêter. Ancien capitaine de l'armée antibolchéviste dont le père, le maire de Saint-Petersbourg sous le tsar, avait été assassiné par un terroriste révolutionnaire, il dit avec insistance : « Messieurs, allons chanter le nouvel hymne russe ! » Et voilà donc une scène presque délirante qui s'est jouée sur le parvis de l'église de l'Annonciation... Un groupe d'anciens officiers et de fils d'anciens officiers, après avoir combattu le régime communiste dans une guerre civile longue et implacable, après avoir haï pendant plus de vingt ans tout ce qui sentait le bolchévisme, après avoir cru, en 1941-1942, que Hitler allait libérer la Russie du joug rouge, ont entonné publiquement, le dimanche de

Pâques, au centre d'une ville coloniale belge, l'hymne national de l'Union soviétique. Un demi-siècle plus tard, cette scène m'a été racontée par un des participants, le prince Obolensky, avec beaucoup de fierté patriotique.

Un autre lieu en Afrique centrale, qui a vu passer nombre d'émigrés russes engagés pour l'œuvre coloniale belge, est Bujumbura, la capitale du Burundi. La proclamation de l'indépendance du Congo, le 30 juin 1960, a été suivie, on ne le sait que trop bien, par de graves troubles. Devant le désarroi et la vio-

lence, les coloniaux, dont ceux d'origine russe, fuient en masse vers l'Europe ou, de l'Est du Congo au Ruanda-Urundi, un territoire sous tutelle de l'ONU et en 1960 encore sous l'autorité administrative belge. Une partie de la communauté russe bien soudée, qui existait dans les années cinquante à Bukavu et aux environs de la ville, s'est réfugiée au chef-lieu du Ruanda-Urundi, Usumbura (Bujumbura).

Jusqu'à l'indépendance du Rwanda et du Burundi (1962), l'ingénieur agronome Vsevolod Kutcharoff faisait la ...

♦ Église orthodoxe grecque à Bujumbura, avril 2015.

© Vladimir Rottin

... navette entre Usumbura, alors relativement calme, et sa station de recherches agronomiques près de Bukavu. C'est dans les lettres adressées à sa femme, à Bruxelles, que nous trouvons quelques détails concernant la fête orthodoxe de Pâques de 1961 à Usumbura. Le samedi soir 8 avril, tandis que d'autres Européens sont allés voir un nouveau film avec Brigitte Bardot en vedette, une dizaine de Russes se sont rendus aux vigiles dans l'église grecque, inaugurée peu auparavant. Comptant parmi les bâtiments les plus beaux et exotiques de Bujumbura, elle fut construite entre 1955 et 1959. À en croire Kutcharoff, lui et ses compatriotes sont restés fort mécontents de la façon dont les Grecs ont célébré les offices de Pâques cette année-là : « Une farce, voilà ce que c'est. Tous piétinent stupidement, sans qu'on y puisse comprendre quoi que ce soit. »

Tout le monde n'a pas quitté le Congo en 1960. Plusieurs ex-coloniaux russes n'avaient pratiquement aucun lien en Europe : pas de famille, pas de maison, pas d'héritages à attendre... Où devaient-ils aller après une longue carrière de 25, 30 ou même 40 ans passés en Afrique ? Dans le Congo indépendant, certains ingénieurs russes ont occupé des postes de grande responsabilité. À Kolwezi, un des centres industriels les plus importants du pays, le comte Vladimir Apraxine, ingénieur des mines, fils du secrétaire privé de la dernière impératrice de Russie, était, en 1964 et jusqu'en 1970 le représentant officiel de la direction générale de l'Union Minière (dès 1966, la Gécamines). Une figure clé à Kolwezi. Il portait pratiquement seul la responsabilité de toute la population locale : environ 5 000 Européens et 50 000 Congolais. Apraxine s'est assez bien adapté au nouvel ordre des choses après la décolonisation. « Très slave, très grand seigneur » selon l'expression d'un écrivain belge en visite au Katanga (Marchal, 1969, p. 13), cet aristocrate russe jouissait de l'autorité naturelle aussi bien dans les mines et les usines que dans la ville.

Parmi les affaires dont il devait s'occuper pour le bien-être de la population de Kolwezi, il y en avait une qu'il prenait personnellement très à cœur : la construction de l'église orthodoxe grecque. Même si l'église Saint-Georges n'a été achevée qu'en 1974, quatre ans après le départ du « bwana Apraxine » du Congo, la communauté grecque de l'époque lui devait beaucoup ainsi qu'à son épouse Marie, née Kotliarewsky. Ce n'est pas pour rien qu'ils ont obtenu, tous les deux, des décorations du patriarche d'Alexandrie. La comtesse Marie Apraxine me raconta plus tard qu'elle avait aussi offert à l'église en construction une de leurs icônes russes qu'ils avaient apportées en Afrique.

Un demi-siècle, c'est beaucoup de temps, et lorsqu'en juillet 2012, j'ai franchi le seuil de l'église Saint-Georges de Kolwezi, il n'y avait presque pas de Grecs dans la ville. Quant aux paroissiens congolais, de confession orthodoxe, même les plus âgés d'entre eux ne pouvaient plus rien me raconter ni de la famille Apraxine ni d'une icône russe dans leur église. Heureusement, j'y ai rencontré l'évêque grec du Katanga, Mgr Meletios, qui m'a immédiatement indiqué une petite icône représentant un des saints russes les plus vénérés, Serge de Radonège, fondateur, au XIV^e siècle, du fameux monastère de la Sainte-Trinité près de Moscou. Cette belle petite icône est un souvenir unique et émouvant de la présence russe en Afrique centrale à l'époque coloniale et post-coloniale. D'ailleurs, Mgr Meletios m'a aussi parlé brièvement de quelques Russes qui, en 2005 ou 2006, lui avaient rendu visite à Kolwezi. Ils étaient sur le point d'acheter une concession minière au Katanga et ont prié l'évêque grec de venir donner sa bénédiction. Et ainsi, l'histoire des Russes au Congo n'est peut-être pas encore terminée... ■

Vladimir Ronin
KU Leuven – Campus Antwerpen

♦ Église orthodoxe grecque St-Georges à Kolwezi, juin 2012.

→ Bibliographie

- ♦ Chernay, Alexey (1981) : *Russian Odyssey: The Life Path of an Exile*, Roodepoort, Cum Books.
- ♦ Marchal, Omer (1969) : « Au nouveau Katanga », *Spécial*, Bruxelles, 2 juillet 1969, p. 10-14.
- ♦ Ronin, Vladimir (2006) : « Les Russes au Congo belge », *Contactforum* 23 november 2005, Brussel, Koninklijke Vlaamse Academie voor Wetenschappen en Kunsten, p. 89-104.
- ♦ Ronin, Vladimir (2009) : « *Russkoe Kongo* », 1870-1970 [« Le Congo russe », 1870-1970], Moscou, Russkij put.
- ♦ Starikov, Simeon (1956) : « *Missionerskaja poezdka vglub' Afriki* » [Un voyage missionnaire au cœur de l'Afrique], *Pravoslavnaja Rus'*, Jordanville (N.Y.), 24, p. 15-17.